

Essais québécois

Numéro 60, juin–juillet–août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (60), 12–15.

PENSER LE MASCULIN ESSAI SUR LA TRAJECTOIRE DES MILITANTS DE LA CONDITION MASCULINE ET PATERNELLE

Germain Dulac
IQRC, 1994, 153 p. ; 22 \$

Selon le sociologue Germain Dulac, on retrouve, du début des années 80 au milieu des années 90, deux tendances chez les groupes d'hommes. D'abord, une tendance « gyno », représentée principalement par le groupe Hom-Info : dénigrement des caractéristiques masculines, découverte de la part féminine en chaque homme, insistance sur l'indifférenciation. Ensuite, une tendance « andro », incarnée en premier lieu par les groupes de défense des droits des pères séparés ou divorcés, puis par le courant mythopoétique (Guy Corneau, Robert Bly) et ses rites « post-primitifs ». Les hommes associés à cette tendance tendent à aduler la virilité et insistent sur la nécessité pour l'homme de retrouver sa part sauvage, son dynamisme caractéristique. Selon eux, l'homme est « altéré » non pas parce qu'il refoule sa part féminine, mais parce qu'il a été privé de représentations viriles, et surtout de contacts véritables avec son père.

Germain Dulac décèle néanmoins plusieurs points communs entre ces tendances. Tous les groupes présentent les hommes comme des victimes de la socialisation et tous sont des cercles fermés où les participants retrouvent, à l'écart de la réalité, une image gratifiante d'eux-mêmes et de leurs semblables. Selon lui, ils constituent même une forme de *virioocratie* où la solidarité est entretenue par un discours qui porte uniquement sur le vécu masculin, une *virioocratie* qui cherche à mettre en place une nouvelle définition du masculin en négligeant totalement les



revendications féminines en faveur de rapports plus égalitaires et en évacuant commodément la question du pouvoir.

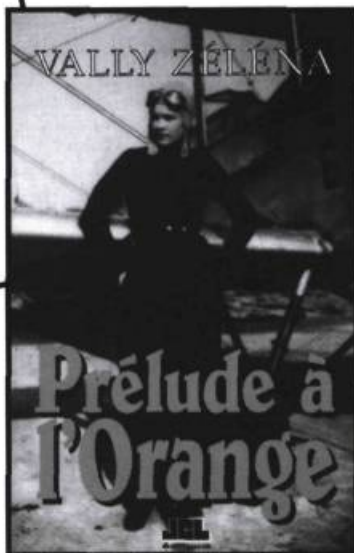
Fondé sur une documentation abondante, écrit dans un style hélas lourd, l'essai de Germain Dulac expose une thèse qui mérite un examen attentif.

Sylvie Chaput

PRÉLUDE À L'ORANGE Vally Zéléna JCL, 1994, 409 p. ; 19,95 \$

Une vie en trois parties ou trois vies complètement différentes, dont témoigneraient trois personnes presque étrangères l'une à l'autre. Chez la narratrice, certains événements, comme l'exil de Nijni-Novgorod vers Paris, la passion pour l'aviation, un mariage sans amour, ont-ils pu à ce point modifier la personnalité ? Question troublante.

Vally a 2 ans, en 1917, au moment de la Révolution russe. Dernière de sept enfants, séparée des aînés par plusieurs années, elle ne comprend rien aux mots qu'elle surprend dans les conversations des adultes :



révolution, déportation, famine, mort... Elle a peur, elle a faim, elle se cache sous les couvertures. Elle a 10 ans quand sa mère part avec elle à Paris : c'est l'exil. Vally apprend le français à l'école ; sa mère trouve du travail mal rémunéré, elles vivent dans la pauvreté. Mais Vally développe sa passion pour l'aviation. À 17 ans, elle obtient son brevet de pilote et donne le baptême de l'air à sa mère ! Elle aime le climat de camaraderie qui règne sur les terrains d'aviation, noue des liens d'amitié avec des jeunes femmes déjà célèbres comme Hélène Boucher et Adrienne Bolland ; chez une amie, elle rencontre Antoine de Saint-Exupéry ; elle est belle, elle est jeune, elle est passionnée et étonne par son adresse en vol. À 19 ans, elle épouse un Russe exilé, plus âgé qu'elle de 13 ans, qui semble l'aimer,

aimer l'aviation, qui aime aussi l'argent. Le jour même du mariage, ce n'est plus le même homme. Il mettra fin brutalement à toute passion du ciel, il interdira le travail à l'extérieur et ne manifesterait aucune tendresse. Les meilleurs amis de la jeune femme sont morts dans des accidents d'aviation. Vally est devenue passive, soumise ; elle prend des leçons de chant pour meubler sa solitude et se prend d'amour pour la voix d'un chanteur cubain...

Un quatrième tournant marquera sa jeune vie, mais pour comprendre le titre, *Prélude à l'orange*, et connaître la suite de cette vie fragmentée, il faudra revenir à un premier livre, publié en 1992 aux éditions JCL, *L'autre moitié de l'orange*. L'écriture de Vally Zéléna est directe, elle raconte la vie quotidienne de la petite fille, de l'adolescente, de la jeune femme qu'elle fut, dans un langage adapté à chaque âge. Un témoignage singulier, de lecture facile.

Monique Grégoire

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES UN SEIGNEUR LIBÉRAL ET ANTICLÉRIQUEL Yvan Lamonde Fides, 1994, 369 p. ; 24,95 \$

De loin le plus illustre représentant du libéralisme québécois au XIX^e siècle, Louis-Antoine Dessaulles avait jusqu'à présent peu retenu l'attention des chercheurs. Comme le précise Yvan Lamonde, ce silence s'explique : « [...] l'histoire écrite jusque vers 1950 par des clercs faisait très peu de place aux démocrates, aux républicains et... aux anticléricaux ». L'importance du personnage dans l'histoire des idées au Québec justifie pourtant qu'on lui fasse un meilleur sort. À l'aide d'une documentation de première main, notamment les quelque 770 lettres de Louis-Antoine Dessaulles qui se trouvent aux Archives nationales du Québec, Yvan Lamonde retrace la vie mouvementée de celui qui, dans un sens, incarne l'envers de l'histoire connue du Québec. Seigneur, journaliste, auteur, homme politique et fonctionnaire, Louis-Antoine Dessaulles se démarque surtout

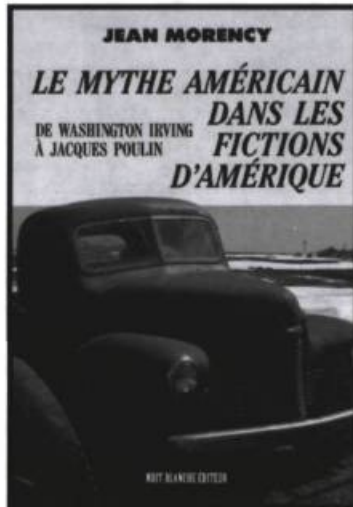
par son libéralisme et son anticléricalisme. Anticlérical dès sa jeunesse sous l'influence de son oncle Louis-Joseph Papineau et du penseur français Félicité de Lamennais, il le demeurera. Au risque de se voir de plus en plus isolé et persécuté, il n'aura de cesse, dans ses multiples conférences publiques, dans sept volumes et sept brochures, et dans plus de 600 articles publiés dans dix-sept journaux ou revues, de défendre directement ou indirectement un libéralisme fondé sur la tolérance, les grandes libertés et la séparation de l'Église et de l'État.

L'ouvrage d'Yvan Lamonde reconstitue une période peu connue de la vie de Louis-Antoine Dessaulles : sa déroute financière (1870-1875) et ses vingt années d'exil, d'abord en Belgique (1875-1878), pays biculturel, bilingue et bireligieux sur lequel il porte un regard incisif, puis, de 1878 jusqu'à sa mort en 1895, dans la France de la III^e République. Yvan Lamonde suit son personnage à la trace, à travers ses différents lieux de séjour, rapporte les activités (lecture, correspondance et écriture) qui meublent sa vie d'exil, ses rencontres avec des Canadiens de passage en France tels Hector Fabre et le poète Louis-Honoré Fréchette.

Comme il le précise, « la grande tentation de la biographie réside dans la généralisation et [...] sa tâche de Sisyphe consiste à continuellement montrer les limites de la représentativité collective ou sociale de tel ou tel individu ». Ainsi, bien que les écrits et les initiatives de Louis-Antoine Dessaulles permettent de tracer une intéressante trajectoire du contenu du libéralisme canadien et québécois, des insurrections de 1837 et de 1838 au discours de Laurier en 1877, Yvan Lamonde prend bien soin de préciser que « Dessaulles tranche sur ses contemporains. Son anticléricalisme porte la marque d'un radicalisme qui le rend plutôt atypique de sa société. » On aurait tort toutefois de sous-estimer son influence. Au demeurant, son radicalisme n'a-t-il pas rendu nécessaire, tout autant qu'il l'a rendu possible, le libéralisme renouvelé que propose Wilfrid Laurier à la fin

du siècle ? Yvan Lamonde n'hésite pas à l'affirmer et à considérer Louis-Antoine Dessaulles comme « une exceptionnelle personnalisation de cette trame fondamentale de l'histoire du Québec aux XIX^e et XX^e siècles où se croisent le libéralisme, l'anticléricalisme et le nationalisme ».

Pierre Rajotte



LE MYTHE AMÉRICAIN DANS LES FICTIONS D'AMÉRIQUE
Jean Morency
Nuit blanche éditeur, 1994,
261 p. ; 22,95 \$

L'Amérique, Jean Morency le rappelle, symbolisait pour l'Europe la chance d'une réincarnation. Transplanté dans l'immensité, l'Européen pouvait abolir son passé, se redessiner une âme et un visage au lieu de continuer, de maintenir, de répéter. À condition, cependant, de rompre avec la quiétude conjugale, de s'arracher à l'enracinement rassurant. À condition, par ricochet, d'accepter la médiation de l'Indien avant de s'aventurer avec lui au plus profond d'un continent imprévisible.

À ce thème, Jean Morency donne une profondeur nouvelle en mettant en parallèle quelques-uns des romans américains les plus marquants et une série d'œuvres québécoises que l'on croyait pourtant bien connaître déjà. Jean Morency observe dans les deux littératures le même conflit entre l'appel de l'aventure et les joies sédentaires, entre la fièvre de la conquête et la satisfaction de

l'entêtement, « entre les espaces libres et les lieux clos ».

Le parallèle ne se poursuit pourtant pas sans fin entre le courant qu'incarnent les auteurs américains Melville, Hawthorne, Cooper, Irving et consorts, et celui auquel appartiennent, par exemple, sur le flanc québécois du même mythe, Hémon, Roy, Guèvremont, Savard... D'une part, le mythe trouve plus vite aux États-Unis ses romanciers majeurs ; d'autre part, les héros québécois, peut-être à cause de la conquête, hésitent davantage à oser la métamorphose.

Lucidement, Jean Morency dévoile ainsi une autre face de notre américanité.

Laurent Laplante

RAISONS COMMUNES

Fernand Dumont
Boréal, 1995, 255 p. ; 24,95 \$

Fernand Dumont invite ses concitoyens à trois tâches : construire une cité politique, édifier une culture, renouveler la démocratie sociale. Le Canada ayant été fondé à nouveau sans eux en 1982, les Québécois doivent réaliser la souveraineté. Celle-ci est impérieuse, mais elle ne sera pas suffisante. Il restera en effet à édifier une culture en ne se contentant pas de prôner une francisation de façade ou de rafistoler le système scolaire. Selon Fernand Dumont, la société québécoise est en panne d'interprétation. Elle a besoin de redéfinir des valeurs qui favorisent à la fois la solidarité et l'ouverture sur l'extérieur. Elle a aussi besoin d'une transcendance qu'elle ne peut trouver entièrement ni dans le pluralisme, ni dans la nation, ni dans l'État, ni dans le règne du droit. Quant aux intellectuels, qui, sous l'effet de la bureaucratisation, ont tendance à se transformer en experts, à se concentrer sur les moyens en laissant à l'appareil du pouvoir les valeurs et les fins, ils doivent manifester ou retrouver la force de contester, de s'indigner et, aussi, de s'adonner à des activités inutiles : « [...] la société [...] étant] aussi une œuvre d'art ».

Fernand Dumont n'est pas un écrivain tapageur, mais il est de ceux qui ne se résignent

pas. Pour lui, il s'agit de « transformer la survivance en gestes créateurs ». Il ne renonce à rien, ni dans l'ordre de la foi en l'homme, en la collectivité et en Dieu, ni dans l'ordre de la pensée. Cet essai, où il aborde pour ainsi dire tous les problèmes du Québec actuel, en témoigne encore une fois.

Sylvie Chaput

LE SEL DE LA SEMAINE

Fernand Seguin
Stanké, 1994, 284 p. ; 22 \$

Des rencontres télévisées avec des individus d'exception (Han Suyin, Jean Rostand, Michel Simon, François Mauriac, Gilles Vigneault et Louis Aragon) qui n'ont rien à vendre que leurs paroles et les horizons qu'elles ouvrent, voilà une denrée suffisamment rare, dans les médias soumis aujourd'hui au despotisme des cotes d'écoute, pour qu'on en apprécie la lecture. Les entretiens de Fernand Seguin avec des êtres remarquables de la politique, de la science et de la littérature du XX^e siècle étaient présentés en direct à l'émission *Le sel de la semaine* à la fin des années 60. Le livre nous fait retrouver le Fernand Seguin de sensibilité et de culture qui offrait à ses invités un espace où déployer leur intelligence. Il nous entraîne également dans les coulisses de l'émission : Fernand Seguin décrit les contacts préalables aux entretiens télévisés ainsi que les moments qui les suivaient, ce qui enrichit le propos.

Pierre Beaudoin

LA MODERNITÉ BELGE LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ

Michel Biron
Labor/Presses de l'Université de Montréal, 1994,
425 p. ; 40 \$

Existe-t-il une littérature belge ? Beaucoup avoueraient l'ignorer, d'autres admettraient qu'il existe en Belgique des écrivains de langue française, ou flamande, mais belge ?... non. C'est pourtant l'évolution de l'institution littéraire dans ce pays qu'étudie ici Michel Biron, qui enseigne la littérature... belge à l'Université d'Ottawa. Son propos porte sur

trois périodes (1875 à 1895, 1920 à 1937, 1960 à 1980). Il présente, dans chacune, deux écrivains à travers un de leurs livres : Camille Lemonnier et Émile Verhaeren, Paul Nougé et Achille Chavée, Pierre Mertens et Jean-Pierre Verheggen. On suit à la trace le foisonnement des revues où s'expriment différents courants, la volonté des écrivains de préserver leur autonomie face à l'État, l'affirmation de la spécificité belge eu égard au milieu littéraire de Paris, l'apparition du contexte industriel et social dans le roman, la place importante de la poésie dans l'édition, et d'autres composantes encore.

Le mouvement surréaliste est, à l'évidence, le plus marquant. Le groupe de Bruxelles s'affirme déjà en 1924 ; les tracts de *Correspondance* de Paul Nougé apparaissent à peu près en même temps que le premier *Manifeste* d'André Breton. « J'agis — donc je suis », affirme Paul Nougé, qui ne développe pas une œuvre littéraire proprement dite, mais approfondit inlassablement son travail sur le langage dans des textes, généralement assez courts, où il réagit aux réalités de l'époque. On lui doit une conférence célèbre sur la musique, il est en relation avec les peintres surréalistes Magritte et Delvaux, il s'intéresse aux problèmes sociaux, adhère au Parti Communiste, mais quand il meurt en 1967, il est encore peu connu. Un autre groupe se développe à La Louvière (Hainaut) autour d'Achille Chavée, poète mort en 1969, dont l'engagement a ses racines dans le monde ouvrier, mais paraît moins novateur sur le plan de l'écriture.

Rappelons ici la parution, en 1980, de *La Belgique malgré tout*. Littérature 1980. À la demande de Jacques Sojcher,



68 écrivains issus de toutes les régions avaient accepté de collaborer à un volume publié à l'occasion du 150^e anniversaire de la fondation du pays. Pour la plupart, la Belgique est un cadre de vie ; comme écrivains, ils n'y trouvent ni identité, ni sentiment d'appartenance, ni stimulant pour l'imaginaire. « La question n'est pas de savoir si l'écrivain belge aime ou n'aime pas son pays, mais bien s'il peut ou non y écrire. » Malgré tout !

Monique Grégoire

ET SI LE TIERS MONDE S'AUTOFINANÇAIT DE L'ENDETTEMENT À L'ÉPARGNE
Jacques B. Gélinas
Écosociété, 1994,
238 p. ; 19,95 \$

On commence à lever le voile sur l'énorme machine à écraser les pays pauvres que les dernières décennies ont mise en place sous couvert de développement. Le discours de René Dumont aurait-il enfin trouvé des échos, ou la machine est-elle en train de s'enrayer d'elle-même et envisage-t-on de camoufler le gâchis en chan-



geant une fois de plus le discours qui l'habille ? On rebaptiserait les actions à mener de vocables plus accordés à la potion que l'on veut administrer, dont les effets bénéficieraient comme il se doit à ceux qui l'administrent.

Mais le scandale est devenu si grand, si démesurément grand, si outrageusement scandaleux que la manœuvre pourrait ne pas réussir... et que des livres comme celui, aveuglant de clarté, désespérant de lucidité, de Jacques B. Gélinas, pourraient faire leur chemin et contribuer à « changer le monde ». Pas dans le sens du nouvel ordre mondial qui n'est que poudre aux yeux, mais par la prise en main de leurs affaires par ceux dont on a fait les mendiants de la planète assurant ainsi la pérennité de la richesse de quelques-uns. Car les mendiants du tiers monde nous font vivre, voilà ce que Jacques B. Gélinas démontre ; font vivre les magnats de la finance des pays développés, des organismes d'aide internationale partout dans le monde et leurs interlocuteurs dans les pays pauvres, les élites locales spécialistes des détournements d'aide, du clientélisme, des pots de vin et autres délits d'escroquerie.

Il y aurait donc une solution, que nous expose Jacques B. Gélinas : elle passe par « l'agriculture vivrière, l'épargne intérieure, l'initiative privée, la maîtrise de la filière technologique à partir d'un savoir-faire local ». Ces pistes de

développement sont celles-là mêmes que les grands pays développés ont suivies pour en arriver à dépasser les étapes de simple survivance, note l'auteur, et accéder à la démocratie. « En Europe, la démocratie est venue couronner dans chacun des pays — lesquels ont d'ailleurs évolué à leur propre rythme — un long processus d'accumulation économique et technologique dans l'agriculture et dans l'industrie. » Tout ne serait donc pas perdu, d'autant plus que nombre de collectivités du tiers monde font la preuve qu'elles peuvent mener leurs affaires dans cette direction. Mais les réseaux d'aide, qui en vivent, et grassement, se saborderont-ils pour que naisse au tiers monde une génération d'entrepreneurs indépendants de la finance internationale qui choisiront l'épargne et l'auto-financement ? Est-ce réaliste de l'espérer ?

Blanche Beaulieu

HENRI RAYMOND CASGRAIN ÉPISTOLIER RÉSEAU ET LITTÉRATURE AU XIX^e SIÈCLE
Manon Brunet, Vincent Dubost, Isabelle Lefebvre et Marie-Élaine Savard
Nuit blanche Éditeur, 1995,
298 p. ; 22,95 \$

Depuis quelques années, l'historiographie littéraire québécoise se sert de plus en plus d'une documentation à caractère privé (correspondances, journaux intimes, avant-textes, etc.), susceptible de favoriser une relecture de l'histoire littéraire à la lumière d'informations inédites. La correspondance des principaux acteurs de la vie littéraire du XIX^e siècle, en particulier, permet bien souvent de reconstituer les processus par lesquels ces agents entrent en interaction pour légitimer des pratiques ou consacrer des réputations. À cet égard, la volumineuse correspondance de Henri Raymond Casgrain, communément reconnu comme le « père de la littérature nationale », ne manque pas d'intérêt. Depuis quelques années déjà, elle mobilise les efforts d'une équipe de recherche réunie autour de Manon Brunet qui a entrepris d'en faire l'édition

critique. En attendant cette édition critique, (dix volumes sont prévus d'ici le centenaire de la mort de l'épistolier, en 2004), quelques membres de l'équipe nous en donnent un avant-goût en reconstituant certains réseaux de correspondance déployés « dans l'espace socioculturel triangulaire formé par la France, le Québec et le monde anglophone du XIX^e siècle ». D'où le choix des correspondants retenus pour représenter ce triangle : le Français Edme Rameau, dont la correspondance avec Henri Raymond Casgrain comprend 130 lettres, le poète québécois Alfred Garneau (140 lettres), l'historien américain Francis Parkman (173 lettres) et enfin l'historien canadien-anglais George MacKinnon Wrong (86 lettres).

Les analyses de Manon Brunet et des membres de son équipe sont intéressantes dans la mesure où elles reconstituent le rapport dialogique inhérent à toute correspondance, ce qui représente bien souvent un défi de taille dans ce genre de recherche. Certes, ces analyses dépeignent différentes facettes déjà connues de l'écrivain, du fournisseur d'informations privilégiées au promoteur des ventes de livres, en passant par le critique littéraire et historique, mais elles nous en donnent également une image moins statique que celle à laquelle nous a habitués l'historiographie. La correspondance entre Henri Raymond Casgrain et Francis Parkman, notamment, « montre d'importantes nuances dans la pensée casgrainienne », voire « une ouverture d'esprit surprenante » de la part de celui qu'on considère depuis longtemps comme le « protecteur de la bonne littérature canadienne ».

Pierre Rajotte

LE FLEUVE

Jean O'Neil
Libre Expression, 1995,
211 p. ; 18,95 \$

Le fleuve n'est pas le premier hommage que Jean O'Neil rend aux beautés du Québec. Il est la suite logique de *Géographie d'amours* et de *Bonjour Charles !* Ce journal de voyage

est composé de vingt petits tableaux. Entre chacun d'eux une carte postale adressée à Thérèse, à Nathalie, à Pat ou à maman nous donnent l'impression de participer intimement au voyage de l'auteur. Ce livre-bateau nous fait partager une croisière fort agréable et presque romantique. Nul besoin d'avoir le pied marin et le port d'une ceinture de sauvetage n'est pas requis. Guide de nos découvertes, Jean O'Neil nous inocule sa passion et son émerveillement pour le Saint-Laurent.

De Montréal à Havre-Saint-Pierre, en passant par Grosse-Île, Charlevoix, le fjord du Saguenay et Tadoussac c'est tout le Québec fluvial qui se pavane devant nous. Tantôt déchaîné, tantôt calme et paisible, tantôt brumeux ou inondé de soleil, le Saint-Laurent n'est pas apprécié pour sa seule beauté mais aussi parce qu'il est une artère économique importante. Les poètes s'en inspirent. Des travailleurs y gagnent et parfois y perdent leur vie. On se nourrit de ce qu'il porte en lui. On l'aime ou on le déteste mais personne n'y est indifférent.

Claire Lévesque

**UNE SOCIÉTÉ
SANS LES JEUNES ?**
Madeleine Gauthier
IQRC, 1994, 390 p. ; 24 \$

Dans le sillage de la crise économique et des lendemains *déchantés* d'un référendum, nombre de jeunes Québécois des années 80 affichent des valeurs qui vont surprendre leurs aînés. Loin de travailler à changer la société, ils font tout pour s'y intégrer. Le recul des enjeux collectifs et la montée des préoccupations économiques immédiates expliquent leur ardeur à se trouver une place au sein d'une société qui leur en offre peu. Mais au milieu de la décennie 90, la voie donnant accès à l'univers des adultes ne serait-elle pas déjà bloquée ?

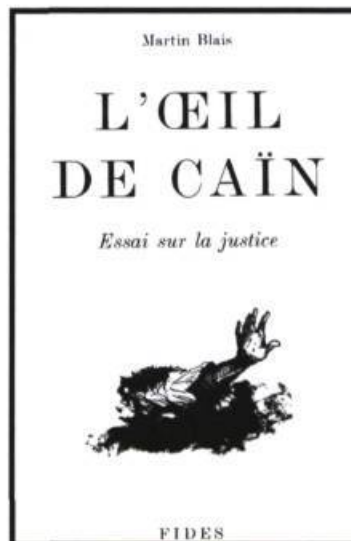
Le livre de Madeleine Gauthier, au titre interrogatif, soulève cette dernière question. L'auteure poursuit ici une double réflexion : sur la manière d'être jeune et sur les relations entre les jeunes et la

société québécoise. Trois jalons marquent cet itinéraire : une première réflexion porte sur les transformations survenues dans la société québécoise des années 80 à travers le marché du travail, la famille et les modes de vie, la seconde aborde les réponses à la fois variées et complexes des jeunes face à ces changements, la troisième explore la formation d'identités multiples au sein de la jeunesse contemporaine. L'ouvrage propose donc des réflexions nourries et ouvertes sur une jeunesse qui se construit et dans laquelle s'élaborent les tendances à venir et, fort heureusement, le vocabulaire propre aux sciences sociales n'y constitue pas une difficulté pour le profane.

Érik Breton

de la redéfinir comme une vertu de citoyen : la capacité pour chacun de rendre — aussi bien à la société qu'aux individus qui la composent — ce qui leur est dû. L'idée est intéressante et le projet louable, mais il semble requérir d'innombrables détours du côté de la justice institutionnelle, détours qui nous démontreraient le rôle fondateur de celle-ci. En dépit des innombrables références à la tradition thomiste et aux penseurs chrétiens, les lecteurs trouveront dans l'essai de Martin Blais une introduction solide aux problèmes contemporains liés à l'idée de justice. On ne peut cependant que déplorer le fait qu'il ne soit pas accordé plus de place aux solutions proposées par divers philosophes de ce siècle.

Maud Reid



L'ŒIL DE CAÏN
Martin Blais
Fides, 1994, 285 p. ; 24,95 \$

Le concept de justice a connu un important regain de popularité dans les domaines de la philosophie morale et politique et dans celui des sciences sociales depuis la parution de la *Théorie de la justice* de John Rawls. La justice dont il est question dans la littérature ne se réfère cependant que très rarement aux individus, à leurs capacités morales ou à certaines vertus ; on dira d'institutions, de constitutions ou de jugements qu'ils sont justes, des personnes qu'elles sont ou non raisonnables. Martin Blais entreprend, dans *L'œil de Caïn*, de ramener l'idée de justice dans le domaine individuel et

**EN QUÊTE DU
ROMAN GOTHIQUE
QUÉBÉCOIS
1837-1860**
Michel Lord
Nuit blanche éditeur,
1994, 179 p. ; 21,95 \$

Des trois types de romans parus au Québec de 1837 à 1860, le roman gothique, le roman du terroir, le roman historique, seuls les deux derniers ont eu un avenir. L'étude de Michel Lord porte sur le premier type, dont l'origine est anglaise. Après avoir défini le roman gothique (décor terrifiant, série d'épreuves, présence de trois personnages : le héros sauveur, le vilain, l'héroïne victime), Michel Lord procède à l'analyse symbolique interne de sept œuvres québécoises, dont *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils et *Une de perdue, deux de trouvées* de Pierre-Georges Boucher de Boucherville. L'ouvrage est minutieux (avec glossaire, références bibliographiques et index), mais assez aride, surtout parce que Michel Lord doit résumer ces romans plutôt mal connus en dehors des cercles d'initiés. La conclusion aurait dû être plus longuement développée, car l'auteur y aborde une question passionnante : les motifs de l'apparition et de la disparition du roman gothique au Québec.

Sylvie Chaput